2

LETTRE

Au Citoyen CHAPTAL,

Ministre de l'Intérieur, Membre de l'Institut national des sciences et arts, &c.

AU SUJET

DE L'INSCRIPTION

ÉGYPTIENNE

DU MONUMENT TROUVÉ A ROSETTE;

Par A. I. SILVESTRE DE SACY,

Ci-devant Associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la Société royale des sciences de Gottingue, et Professeur de langue Arabe à l'École spéciale des langues Orientales vivantes.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.

An X [1802 v. st.].

Γράμματα γράφουσι, καὶ λογίζονται ψήφοισι, Ἕλληνες μὲν, ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν ἐπὶ τὰ δεξιὰ φέροντες τὴν χεῖρα, Αἰγύπτιοι δὲ, ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριστερά· καὶ ποιεῦντες ταῦτα, αὐτοὶ μέν φασι ἐπὶ δεξιὰ ποιέειν, Ἕλληνας δὲ ἐπ' ἀριστερά. Διφασίοισι δὲ γράμμασι χρέωνται· καὶ τὰ μὲν αὐτῶν, ἱρὰ, τὰ δὲ, δημοτικὰ καλέεται.

Litteras scribunt, et calculis computant, Græci quidem à sinistrâ in dexteram partem manum ferentes, Ægyptii verò à dexterâ ad sinistram: quod facientes aiunt se dextrorsùm, Græcos verò sinistrorsùm facere. Bifariis utuntur litteris, quarum alteræ sacræ, alteræ verò vulgares dicuntur.

HERODOT. in Euterp.

LETTRE

Du C.en SILVESTRE DE SACY

Au C.en CHAPTAL,

Ministre de l'intérieur, Membre de l'Institut national des sciences et arts, &c.

Sur l'Inscription Égyptienne du Monument trouvé à Rosette.

Ce n'est pas sans quelque raison, C.en Ministre, qu'il vous paroît surprenant que l'espérance que j'avois d'abord conçue, sinon de déchiffrer entièrement l'inscription Égyptienne du précieux monument trouvé à Rosette, du moins d'en lire assez de mots pour connoître avec certitude la langue dans laquelle elle est écrite, ne se soit point réalisée. J'en suis moi-même étonné quand je considère le nombre des mots dont je crois avoir obtenu la lecture, et qui me donnent la forme de plus de quinze lettres. Ces mots, il est vrai, ne sont que des noms propres, et par conséquent n'offrent par eux-mêmes aucune lumière sur la langue de l'inscription; mais à l'aide des lettres qui entrent dans ces noms propres,

et dont la valeur m'est connue, je me flattois de pouvoir, en procédant du connu à l'inconnu, fixer la lecture de quelques-uns des mots qui doivent revenir le plus fréquemment dans cette inscription, tels que ceux qui répondent aux mots Grecs θεὸς, *βασιλεὺς*, ὑὸς, *dieu, roi, fils.* Si, me disois-je, je retrouve, comme il y a tout lieu de le conjecturer, dans l'inscription Égyptienne les mots ⲛⲟⲩϯ, ou ⲫϯ, ⲡⲓⲟⲩⲣⲟ, ϣⲏⲣⲓ du copte ou égyptien moderne, langage incontestablement formé des débris de l'ancien égyptien, je puis raisonnablement espérer de pousser ma découverte plus loin, et de recomposer au moins en partie cette inscription Égyptienne. Tels étoient les motifs de l'espoir que j'avois conçu au premier aspect de ce monument, et que je vous avois peut-être un peu trop légèrement communiqué. Aujourd'hui que vous desirez, C.en Ministre, connoître les résultats de mon travail, je suis obligé de vous avouer franchement qu'ils se réduisent à bien peu de chose ; je n'aurois pas même pensé à fixer et à mettre par écrit le peu que je crois avoir découvert, si vous ne l'aviez exigé de moi.

C'est donc uniquement pour répondre à la confiance dont vous m'avez honoré en me

communiquant les copies de ce précieux monument qui vous étoient parvenues, et pour vous donner un témoignage de mon respectueux dévouement, que je vais mettre sous vos yeux les détails suivans.

Vous vous rappelez, C.en Ministre, que le monument dont il s'agit, et qui a été trouvé dans une fouille faite proche de *Raschid*, que nous nommons *Rosette*, offre trois inscriptions, ou plutôt une même inscription en trois caractères différens. Celle que l'on voit au haut de la pierre est en caractères hiéroglyphiques; elle est formée de quatorze lignes. Celle qui se trouve à la partie inférieure, et qui est en langue et en caractères Grecs, occupe cinquante-quatre lignes. Enfin entre ces deux inscriptions, il y en a une troisième contenant trente-deux lignes, que je nommerai *Égyptienne*, sans cependant affirmer positivement que le caractère dans lequel elle est écrite ait été universellement adopté dans toute l'Égypte.

Une partie de la pierre a été cassée : elle est sur-tout très-endommagée par le haut, ce qui a emporté, tant au côté droit qu'au côté gauche, une grande partie de l'inscription hiéroglyphique, dont aucune ligne n'est entière : on peut juger

qu'il manque au total plus d'un tiers de cette inscription.

Le monument est beaucoup moins endommagé par sa partie inférieure : il n'y a que les trois dernières lignes de l'inscription Grecque au commencement desquelles il manque quelques lettres faciles à suppléer. La pierre étant beaucoup plus maltraitée dans la partie opposée, la fracture a emporté la fin d'un grand nombre de lignes de l'inscription Grecque, d'où il résulte beaucoup de lacunes. Ces lacunes commencent à la vingt-huitième ligne, et vont toujours en augmentant jusqu'à la cinquante-quatrième et dernière. Il manque à la fin des dernières lignes, de trente à trente-cinq lettres. Plusieurs de ces lacunes sont faciles à restituer. La sagacité des savans qui s'en sont occupés, aura saisi tous les moyens de faire ces restitutions.

L'inscription Égyptienne est celle qui a le moins souffert de la fracture de la pierre : il y a une portion des quatorze premières lignes enlevée, vers la partie où commencent les lignes; mais elle est peu considérable. Cette perte néanmoins est fort à regretter, et formera, suivant moi, un grand obstacle au déchiffrement de cette inscription.

J'ai eu sous les yeux trois copies de ce monument. Des deux premières qui ont été communiquées vers la fin de l'an 8 à l'Institut national, et dont vous avez bien voulu m'accorder aussi il y a plus d'un an la communication, l'une a été prise sur le monument par les procédés typographiques, sous la direction et par les soins du C.en *Marcel*, alors directeur de l'imprimerie nationale, au Caire. L'autre est une contre-épreuve obtenue par les procédés de la chalcographie ou imprimerie en taille-douce. Le C.en *Marcel*, depuis son retour en France, s'est empressé de mettre à ma disposition une troisième copie semblable à la première, mais qui lui est préférable dans quelques parties. Il en possédoit une autre encore plus parfaite, qu'il a perdue dans l'incendie de la maison qu'il habitoit au Caire, avec beaucoup d'autres objets précieux que son goût pour l'érudition l'avoit engagé à recueillir.

Il n'y a dans l'inscription Grecque que très-peu d'endroits difficiles à lire; et ce qu'on lit avec peine dans une des copies, on le voit d'une manière plus nette dans l'autre. Mais dans le milieu de la hauteur de la pierre, à l'endroit où se trouve l'inscription Égyptienne, il y a une grande

partie du champ occupé par cette inscription, où l'on n'aperçoit, sur les différentes copies que j'ai vues, qu'un mélange confus de traits indéterminés, soit que dans cette partie le monument ait plus souffert des injures du temps, soit que l'impression n'ait pas aussi bien réussi.

Je n'entrerai dans aucune discussion relativement à l'inscription Grecque. Sans doute, les hommes justement célèbres qui s'en sont occupés, soit dans le sein de l'Institut national, soit hors de cette compagnie savante, nous feront bientôt jouir du fruit de leurs recherches, en même temps qu'ils communiqueront le monument entier aux savans de toute l'Europe. Je me bornerai donc à citer les passages de l'inscription Grecque qui seront nécessaires pour l'intelligence de mon travail, et je n'anticiperai point sur la publication du texte original et de sa traduction.

Que les trois inscriptions que nous offre ce monument ne soient qu'une seule et même inscription rendue en trois langues, ou plutôt en trois caractères différens (car le caractère hiéroglyphique, peinture des idées, et non des sons, n'appartient à aucune langue), c'est ce dont il semble qu'on ne doit point douter, puisqu'on lit vers la fin de l'inscription Grecque ΣΤΕΡΕΟΥ

ΛΙΘΟΥ ΤΟΙΣ ΤΕ ΙΕΡΟΙΣ ΚΑΙ ΕΓΧΩΡΙΟΙΣ ΚΑΙ ΕΛΛΗΝΙΚΟΙΣ ΓΡΑΜΜΑΣΙΝ ; mots qui, malgré la lacune qui a enlevé le commencement de la phrase, signifient évidemment que les auteurs de ce décret ont ordonné qu'il fût gravé sur UNE PIERRE DURE EN TROIS CARACTÈRES, CARACTÈRES SACRÉS [ou *hiéroglyphiques*], LOCAUX ET GRECS. Je crois cependant qu'on s'abuseroit beaucoup, si on imaginoit que chacune de ces inscriptions fût la traduction littérale des deux autres.

Je m'en étois primitivement fait cette idée, et je m'étois imaginé qu'avec une simple règle de proportion je devois retrouver dans l'inscription Égyptienne la place qu'occupe chacun des noms propres qu'offre l'inscription Grecque. Je croyois donc que le compas à la main, je réussirois à me former l'alphabet de cette écriture inconnue. Le premier essai que je fis de cette méthode sembla justifier ma conjecture ; il me donna les noms d'ALEXANDRE et d'ALEXANDRIE. D'autres essais ne me donnant pas de pareils résultats, je tâtonnai pour trouver quelques autres noms propres, et je crois avoir réussi à en découvrir plusieurs. Voici le résultat de mon travail.

Le nom d'ALEXANDRE ne se trouve qu'une fois dans l'inscription Grecque. C'est à la quatrième ligne, où on lit : ΕΤΟΥΣ ΕΝΑΤΟΥ ΕΦ ΙΕΡΕΩΣ ΑΕΤΟΥ ΤΟΥ ΔΕ ΤΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΘΕΩΝ ΣΩΤΗΡΩΝ, &c. D'après le calcul, je devois trouver le nom d'ALEXANDRE vers le commencement de la troisième ligne de l'inscription Égyptienne : je l'aperçus vers la fin de la deuxième ligne. On le voit ici, *pl. II, n.° 3.*

Je fais sur ce mot les observations suivantes :

1.° Les quatre premières lettres ΑΛΕΞ sont capitales.

2.° Les lettres suivantes, à l'exception de la cinquième, qui est un α, et de la sixième, qui est un ν, sont, à ce que je crois, ou en partie effacées, ou figurées avec un peu de confusion ; en sorte que je ne puis pas même assurer si la dernière syllabe est δρος, comme disent les Grecs, ou δερ, à la manière des Latins et des Orientaux.

3.° La première lettre de ce nom est l'*alef* Hébreu א, avec cette différence néanmoins que la ligne inclinée l'est en sens contraire de celui dans lequel elle est couchée dans l'א Hébreu, et l'𐡀 Samaritain. La quatrième est incontestablement le ξ Grec, et étoit même, suivant toute apparence, empruntée des Grecs, et usitée

seulement dans les noms Grecs, comme cela a encore lieu chez les Coptes, dans le mot ⲥⲁⲣⲝ, par exemple. La valeur de la première lettre et celle de la quatrième étant certaines, elles donnent aussi celles de la deuxième et de la troisième, qui doivent être le λ et l'ε, ΑΛΕΞ. La cinquième lettre ne peut laisser aucun doute ; c'est visiblement l'*alef* minuscule, formé précisément comme dans le caractère Rabbinique. La sixième lettre me paroît un *noun;* mais je la crois en partie effacée : nous la retrouverons ailleurs.

Le nom d'ALEXANDRIE se trouve dans la dix-septième ligne de l'inscription Grecque ; je calculai qu'il devoit se retrouver dans la dixième ligne de l'inscription Égyptienne, et je l'y trouvai effectivement. Sa grande ressemblance avec le nom d'ALEXANDRE ne me permettoit pas de le méconnoître. On le voit ici, *planche II, n.° 4.*

Il est à propos d'observer ce qui suit :

1.° Dans ce mot, ainsi que dans le nom d'ALEXANDRE, les quatre premières lettres ΑΛΕΞ sont toutes capitales. Elles ressemblent assez exactement aux mêmes lettres du premier nom.

2.° La cinquième lettre et celle qui termine le mot sont deux *alef;* mais le dernier a vers

le bas de la ligne perpendiculaire une sorte d'appendice qui altère un peu sa figure ; ce que j'observe à dessein, pour montrer que dans cette inscription, la forme des lettres n'est pas parfaitement constante. La sixième lettre doit être un *noun*, la septième un *daleth*, la huitième un *resch*, la neuvième un *jod.* Nous trouverons le *resch* dans plusieurs autres mots : il me paroît ici très-défiguré, et manquer d'une partie de sa hauteur.

Il est bien digne de remarque que dans les deux noms d'ALEXANDRE et d'ALEXANDRIE, les quatre premières lettres sont capitales : dans les autres noms propres, il n'y a de capitale que la première lettre. Sans m'arrêter à chercher la raison de cette particularité, qui d'ailleurs ne me paroît pas fort difficile à deviner, je me contente d'observer en général que cet usage de lettres capitales employées concurremment avec des lettres plus petites et d'une forme plus simple, à une époque aussi reculée, et chez une nation que beaucoup de ses coutumes assimilent aux peuples de l'Asie, est une singularité digne de quelque attention.

Il étoit naturel qu'après avoir trouvé ces deux noms, je cherchasse celui de PTOLÉMÉE, qui

revient souvent dans l'inscription Grecque. Je me tiens pour sûr de l'avoir reconnu dans un mot qui commence par un *alef* capital, et que je lis *Aftouolma.* Ce mot se trouve au moins une douzaine de fois dans l'inscription Égyptienne, aux lig. 2, 3, 4, 5, 21, 22, 24, 29, &c. Je le donne ici *planche II, n.° 5,* d'après plusieurs endroits où les élémens qui le composent sont assez nets et bien distingués les uns des autres. Voici ce que j'observe sur la figure des lettres :

1.° La première est un *alef* capital, comme dans les noms d'ALEXANDRE et d'ALEXANDRIE.

2.° Je suppose que la seconde est un *fé* ou un *pé;* si ces deux articulations avoient lieu dans l'ancien égyptien, elles pouvoient fort bien s'exprimer par un seul caractère, comme dans l'hébreu, le syriaque, &c. La forme de cette lettre ne ressemble à aucune des formes de la même lettre dans les alphabets Hébreux, Samaritains, Phéniciens, &c.; mais je lui trouve quelque rapport avec le *fei* ϥ des Coptes, en supposant seulement qu'on tourne cette lettre en sens contraire; ce qu'il est assez naturel de supposer, puisque les Coptes écrivent de gauche à droite, et qu'au contraire l'écriture de notre inscription va de droite à gauche.

3.° La troisième lettre est le *teth* Hébreu ט, et Samaritain ࠈ.

4.° La quatrième lettre et la cinquième sont deux *vav*. La sixième est un *lamed* qui ne diffère presque point du *vav;* s'il y a quelque différence, c'est que le *lamed* paroît souvent un peu moins droit que le *vav*, et forme quelques sinuosités. J'ai observé de même une parfaite ressemblance entre le *lamed* et le *vav* sur diverses médailles des Sassanides, comme on peut s'en convaincre par l'inspection des planches VI et VII de mes Mémoires sur diverses antiquités de la Perse.

La ressemblance de ces deux lettres sur notre monument est telle, qu'on pourroit supposer que la quatrième et la sixième lettre sont deux *vav*, et la cinquième un *lamed*. Alors, au lieu d'*Aftouolma* on auroit *Aftoloma*. Je préfère la première conjecture, qui est plus conforme à la prononciation du nom Grec. En plusieurs endroits même un des deux *vav* est omis. Au surplus, le doublement du *vav* peut facilement se justifier par l'usage de la langue Copte. Le nombre des mots de cette langue dans lesquels on rencontre les diphtongues ⲟⲩⲟ et ⲟⲩⲱ, est très-grand : tels sont, par exemple, ⲟⲩⲟⲛ *avoir*, ⲟⲩⲟϩ *et*, ⲟⲩⲟϫ *sain*, ⲉⲣⲟⲩⲱ *répondre*, ⲟⲩⲱⲙ *manger*, ⲟⲩⲱⲧ *un*, &c.

Je soupçonne que dans l'ancienne prononciation des Égyptiens, ces voyelles réunies, se prononçoient simplement *o* ou bien *ô*.

5.° La figure du *mem* est composée de trois traits, dont les deux premiers sont perpendiculaires, et le troisième forme une espèce de chevron qui s'appuie par ses deux extrémités en haut et en bas sur le second trait perpendiculaire. Je ne doute point que ces traits, qui paroissent ici détachés, ne dussent être réunis dans l'écriture ; je ne connois point d'alphabet où le *mem* ait quelque rapport avec celui-ci, si ce n'est celui des Samaritains, dont le *mem* en approche un peu par les trois traits qui forment sa partie supérieure, ש, ainsi que celui de plusieurs monumens Phéniciens.

5.° La dernière lettre est un *alef.*

Je dois prévenir une objection que l'on pourroit me faire sur ce que je suppose que dans la langue Égyptienne on a mis un α devant le π de PTOLÉMÉE. Cette objection disparoît, si l'on fait attention que les Orientaux ont presque toujours recours à cette addition, quand ils empruntent du grec, ou de quelque autre langue, des mots qui commencent par deux consonnes. C'est ainsi que de στοὰ, σχῆμα, στρογγύλος, les

Syriens font ܐܣܛܘܐ *estouo*, ܐܣܟܡܐ *eschimo*, ܐܣܛܪܢܓܠܐ *estranghelo;* que les Arabes disent افلاطون *aflatoun*, pour *Platon*, اقليم *iklim* et استوم *ostoum*, de κλίμα et στόμα. L'aversion des Arabes pour ce concours de deux consonnes au commencement d'un mot, est telle, qu'ils ajoutent toujours dans ce cas une voyelle avant la première consonne, ou entre la première et la seconde. Ainsi quand les Maures en Espagne rendoient l'Espagnol en caractères Arabes, ils écrivoient *garan*, *pirimero*, *porovicion*, *taravajo*, *teres*, *balanco*, pour *gran*, *primero*, *provicion*, *travajo*, *tres*, *blanco*, comme je l'ai observé dans la notice que j'ai publiée de deux manuscrits Arabico-espagnols.

L'*alef* majuscule des mots précédens m'a encore servi à reconnoître le nom d'ARSINOË. Je le trouve dans les lignes 2, 3, 4, 6 et 24. Il est souvent précédé du nom de PTOLÉMÉE, ce qui doit être effectivement, puisque PTOLÉMÉE (Philopator) et ARSINOË sont nommés ici comme père et mère de PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, en faveur duquel est rendu le décret qu'offre ce monument. C'est ainsi que dans l'inscription Grecque, lig. 9, on lit : ΕΠΕΙΔΗ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ . . . . . ΕΠΙΦΑΝΗΣ . . . . . Ο ΕΚ

ΒΑΣΙΛΕΩΣ

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΑΡΣΙΝΟΗΣ. On lit encore la même chose l. 41.

Voyez le nom d'ARSINOË, *planche II, n.° 6.*

J'observe que ce mot nous donne bien précisément la figure du *resch;* elle est composée de deux traits, le premier perpendiculaire, le second formant comme un demi-cercle dont les deux extrémités s'appuient sur le premier; le second trait, vers sa partie inférieure, est un peu dépassé par le premier. Prolongez un peu plus le premier trait, et unissez les deux ensemble par un contact parfait, comme ils l'étoient sans doute dans l'écriture, vous aurez le *resch* Samaritain et Phénicien ࠓ, duquel dérive le ρ Grec, si ce n'est qu'il est tracé en sens contraire.

2.° Le σ d'ARSINOË est rendu ici par un *schin.* Cette lettre est bien reconnoissable par les trois traits perpendiculaires et égaux dont elle est formée, et qui constituent l'essence de sa configuration dans les alphabets Hébreu ש, Samaritain ࠔ, Phénicien, Arabe س, et même dans le Copte, où elle se forme ainsi ϣ, les trois traits étant réunis, et le dernier à droite prolongé horizontalement sous la totalité de la lettre. Ce n'est sans doute que par un effet de l'imperfection de la gravure que les trois traits sont ici séparés et

sans liaison, comme je l'ai déjà remarqué dans d'autres lettres.

3.° La dernière lettre de ce mot est un *alef*, ce qui ne doit former aucune difficulté : mais il est plus difficile de décider quelles sont les lettres qui occupent l'espace qui est entre cet *alef* et le *schin*. On doit y trouver un *noun* et un *vav*. Nous avons déjà vu ces deux lettres, la première dans ALEXANDRE et ALEXANDRIE, la seconde dans PTOLÉMÉE ; dans le mot ARSINOË, tel qu'il se voit ligne 6 de l'inscription, et que je l'ai fait représenter, le *vav* en s'arrondissant par le bas se joint avec l'*alef;* et le *noun* paroît uni avec un autre trait. Dans la lig. 2, *pl. I, n.° 2,* on voit distinctement quatre lettres : la première doit être un *noun*, la seconde un *jod* absolument pareil à celui que je ferai observer dans le mot ÉPIPHANE, la troisième un *vav* et la quatrième un *alef*. Il semble donc qu'on doive prononcer *Arsinioua*. Ailleurs il semble qu'il y ait deux *vav*.

Je n'avois pas imaginé d'abord que le titre d'ÉPIPHANE dût être conservé dans l'inscription Égyptienne : cependant ce mot s'offrit de lui-même à mes yeux. Dans une langue comme l'hébreu, le syriaque, &c. où il n'y a point de lettre qui réponde au π des Grecs, mais où

un seul caractère exprime indifféremment le π et le Φ, le mot ΕΠΙΦΑΝΗΣ devoit avoir deux lettres semblables : c'est ainsi qu'en hébreu on seroit obligé d'écrire אפפנים. C'est précisément cette circonstance qui me l'a fait reconnoître dans le mot que je donne ici, *planche II, n.° 7.* Ce mot, qui revient très-souvent, comme dans les lignes 2, 3, 5, 21, 22, 24, 25, 29, 30 et 31, suit toujours immédiatement, ou à une très-petite distance, le nom même de Ptolémée ; mais par-tout où le nom de Ptolémée est suivi de celui d'Arsinoë, et où par conséquent il est question de Ptolémée Philopator, on ne voit point paroître ces caractères : ce qui confirme singulièrement la valeur que je leur assigne. C'est ce qu'on remarque dans la ligne 2, dans la ligne 5 jointe avec le commencement de la ligne 6, et dans la ligne 24 : en ces trois endroits, on trouve d'abord le mot *Aftouolma,* suivi presque immédiatement du mot *Épiphanès;* puis après quelques autres lettres, on trouve de nouveau *Aftouolma* suivi d'*Arsinioua ;* preuve incontestable que dans ces trois endroits on doit entendre ainsi l'inscription : Ptolémée ...... Épiphane .... fils de Ptolémée et d'Arsinoë. Je donne, *planche I.re, n.° 2,* cette série

entière de caractères, d'après la ligne 2 de la copie qui m'a été communiquée par le citoyen *Marcel.*

Je reviens aux caractères qui composent dans l'inscription Égyptienne le mot ÉPIPHANE, et sur lesquels je fais les observations suivantes :

1.° La première lettre est apparemment la figure de l'ι ou de l'ε, si l'on suppose que dans cette écriture il y eût deux lettres différentes pour exprimer ces deux voyelles.

Dans les mots ALEXANDRE et ALEXANDRIE, il y a indubitablement un *e* entre la deuxième et la quatrième lettre; il est donc vraisemblable que c'est aussi la même lettre, mais de forme minuscule qui commence le mot ÉPIPHANE. D'ailleurs, si on ne suppose point que dans cette écriture il y eût un caractère particulier pour exprimer la voyelle ε, on devroit, conformément à l'usage des autres langues Orientales, la trouver exprimée ici par un *alef.* Enfin cette même figure me paroît se trouver immédiatement après le *daleth* dans le nom d'ALEXANDRE qu'on peut supposer être prononcé dans notre inscription *Alexander,* comme le prononcent les Arabes, si ce n'est qu'ils retranchent les deux premières lettres Αλ, qu'ils ont cru sans doute n'être que

l'article *al* ال de leur langue, et que changeant l'*x* en *sc*, ils disent اسكندر, *Escander.*

2.° Puisque le *π* de *πι* et le φ de la syllabe φα sont exprimés par la même lettre, il n'y avoit donc point de *π* dans ce caractère Égyptien, et par conséquent la seconde lettre du mot *Aftouolma* est véritablement le *fé.* Les Coptes modernes ont le *π* des Grecs, qu'ils prononcent *b*, et le φ, qu'ils prononcent tantôt comme un *b*, tantôt comme une *f;* mais il est très-vraisemblable que dans l'écriture dont les Égyptiens se servoient avant d'avoir adopté les lettres Grecques, il n'y avoit qu'un seul élément pour répondre à ces deux lettres, puisque les Coptes même les emploient souvent l'une pour l'autre. Ainsi ils écrivent πι ou φι pour leur article masculin, φουρο ou πιουρο, *le roi*, φαι en copte et παι en saïdique, *celui-ci*, φα en copte et πα en saïdique pour indiquer le rapport de possession, &c.

3.° Le *noun* a ici une forme beaucoup plus déterminée que dans ALEXANDRE et ALEXANDRIE. Cette forme est précisément celle du *ghimel* Hébreu ג, qui approche fort de celle du *noun* נ dans la même écriture. Elle nous fait voir en même temps comment dans le nom d'ARSINOË,

le *noun* a pu s'unir par en bas avec le *jod* qui le suit, à-peu-près à la manière du *noun* Syriaque.

4.° Le petit trait qui suit le *noun*, peut être considéré comme un *jod*. Cette lettre est celle dont on se sert en général dans les langues Orientales pour exprimer l'η des Grecs; je ne sais s'il seroit permis de supposer qu'il y ait ici un caractère particulier pour rendre cette voyelle longue.

Entre le nom de PTOLÉMÉE et le mot ÉPIPHANE, il se trouve en divers endroits de l'inscription, et notamment lig. 2, 5 et 21, un mot qui me paroît devoir répondre au mot Grec ΘΕΟΣ : ce mot doit peut-être être regardé plutôt comme une abréviation ou monogramme, que comme un mot entier. Je l'ai fait représenter, *planche II, n.° 10.* La première lettre est un *fé* pareil à celui des mots *Afiouolma* et *Épiphanès*. La seconde me paroît être le *dei* Copte ϯ; j'ignore la valeur de la troisième, qui pourroit être cependant le *hori* ϩ ou aspiration. Quoi qu'il en soit, les deux premières lettres me paroissent offrir précisément le mot ⲫⲛⲟⲩϯ ou en saïdique, ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ, prononcé par les Coptes modernes *abnoudi* ou *abnouda*, et qui signifie *Dieu;* mot qui, dans le dialecte Memphitique, s'écrit toujours en abrégé de cette manière ⲫϯ. Peut-être, dans

l'ancienne langue Égyptienne, y avoit-il à la fin de ce mot une aspiration; ce qui a pu donner lieu à écrire quelquefois en grec Φθαὲ. Φθαὲ ou Φθὰ pourroit bien n'être autre chose que l'abréviation même du mot *abnouda* ou *afnouta*. Ce ne seroit pas la première fois, comme l'a remarqué Kircher, qu'un mot écrit d'abord en abrégé auroit donné lieu à altérer la prononciation : et pour en offrir un exemple, c'est ainsi que les Juifs disent *Rambam* et *Ramban* pour *Rabi Mosché ben-Maïmoun*, et *Rabi Mosché ben-Nahman*, parce qu'ils écrivent ces noms en abrégé רמב״ם et רמב״ן.

Je sais que si l'on adoptoit les savantes conjectures de Jablonski sur l'étymologie du mot Φθὰς, qui se trouvent dans le chapitre II du I.er liv. du *Pantheon Ægyptiorum*, ce nom devroit désigner non la divinité en général, mais une divinité en particulier; et que le témoignage des anciens semble venir à l'appui de cette opinion, puisqu'en général les Grecs traduisent le nom Égyptien Φθὰς par Ἥφαιστος, *Vulcain;* mais notre inscription semble les convaincre en cela même d'erreur, puisqu'elle distingue visiblement Φθὰς de Ἥφαιστος. On lit en effet ces deux noms dans l'inscription Grecque. Dans la seconde ligne, *Ptolémée Épiphane* est comparé à *Vulcain* et au

Soleil. ΚΥΡΙΟΥ ΤΡΙΑΚΟΝΤΑΕΤΗΡΙΔΩΝ ΚΑΘΑΠΕΡ Ο ΗΦΑΙΣΤΟΣ Ο ΜΕΓΑΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΘΑΠΕΡ Ο ΗΛΙΟΣ ΜΕΓΑΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΤΩΝ ΤΕ ΑΝΩ ΚΑΙ ΤΩΝ ΚΑΤΩ ΧΩΡΩΝ ΕΚΓΟΝΟΥ ΘΕΩΝ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΩΝ ΟΝ Ο ΗΦΑΙΣΤΟΣ ΕΔΟΚΙΜΑΣΕΝ ΩΙ Ο ΗΛΙΟΣ ΕΔΩΚΕΝ ΤΗΝ ΝΙΚΗΝ. Et plus loin on trouve le nom de Φθᾶς, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΑΙΩΝΟΒΙΟΥ ΗΓΑΠΗΜΕΝΟΥ ΥΠΟ ΤΟΥ ΦΘΑ ; ce qui semble prouver que Ἥφαιστος ne doit pas être confondu avec Φθᾶς. Jablonski a cru que dans ce nom la terminaison ς appartenoit au mot Égyptien : mais je crois qu'il s'est trompé, et que c'est une terminaison purement Grecque. Ainsi Cottelier peut avoir eu tort de substituer Φθᾶς à Φθαὲ dans le passage cité par Jablonski; et Jablonski lui-même a tort de corriger dans Jamblique Φθᾶς au lieu de Φθᾶ. Si cette observation est juste, elle détruit l'étymologie Égyptienne de Φθᾶς imaginée par Lacroze, et admise par Jablonski : au surplus les étymologies proposées par cet écrivain célèbre sont en général la partie la plus foible de son *Pantheon*, ouvrage digne d'ailleurs de l'admiration de tous les savans, et suffisant pour assurer à son auteur leur reconnoissance et leurs hommages.

5.° La dernière lettre doit être un *samech.* On

ne sauroit se dissimuler qu'elle n'ait une ressemblance frappante avec le *samech* Samaritain ♃, et encore plus avec le *samech* Phénicien des inscriptions de Chypre, publiées par Pococke, et du monument de Carpentras. Le *samech* des inscriptions de Palmyre s'y reconnoît aussi d'une manière assez sensible.

Les noms d'ISIS et d'OSIRIS se trouvant dans l'inscription Grecque, lig. 10 et 26, j'ai pensé que je pourrois aussi les découvrir dans l'inscription Égyptienne. Je les ai effectivement découverts, à ce que je pense, et je les trouve tous deux conjointement deux fois dans la ligne 6, et une fois dans la ligne 12; et en particulier OSIRIS, lig. 7, 10, 11, 20, 21, 29 et 30: celui d'ISIS se trouve aussi plusieurs fois sans celui d'OSIRIS. La découverte de ces deux noms, si elle n'est pas une illusion de mon imagination, me donne encore avec beaucoup de vraisemblance celle de la conjonction qui sert à les joindre. J'ai fait représenter le tout, *pl. II, n.° 8*, d'après la ligne 6, en m'aidant néanmoins de quelques autres endroits pour déterminer plus précisément la forme de chaque lettre.

Je ne sais si je pourrai communiquer l'espèce de conviction que j'ai d'avoir bien lu ces deux

mots ; car je sens qu'elle repose presque entièrement sur de simples conjectures, et sur-tout que le nom que je substitue à celui d'OSIRIS, doit souffrir de grandes difficultés : mais comme je n'ai promis ici que des conjectures plus ou moins vraisemblables, j'exposerai franchement ce que j'ai cru voir en cet endroit. Je dirai donc que je lis ici *Isi ouh Osnih*, et je fais sur cette lecture les observations suivantes :

1.° On a bien certainement ici deux noms propres qui commencent chacun par une capitale.

2.° La seconde lettre de chacun de ces noms est un *schin* dont on connoît la valeur par le nom d'ARSINOË.

3.° Dans l'inscription Grecque, l. 10, ISIS est placé avant OSIRIS, ΚΑΘΑΠΕΡ ΩΡΟΣ Ο ΤΗΣ ΙΣΙΟΣ ΚΑΙ ΟΣΙΡΙΟΣ ΥΙΟΣ : on lit la même chose ligne 26. Il est donc naturel qu'on trouve le même ordre dans l'inscription Égyptienne.

4.° La forme que j'attribue ici au *jod* capital, peut se justifier jusqu'à un certain point, par la figure de cette lettre dans l'alphabet Samaritain m, et dans divers monumens Phéniciens, où elle est formée de trois traits inclinés : le *jod* sur-tout des inscriptions de Pococke, renversé,

approche beaucoup de celui-ci. Sur une médaille des Hasmonéens, dans le nom de *Matathias*, le *jod* est formé comme un Z majuscule : c'est précisément notre forme du *jod.*

5.° La troisième lettre du mot *Isi* peut être la voyelle ι ou la voyelle η, s'il y a dans cette écriture une lettre particulière pour exprimer l'η, comme je l'ai déjà observé sur le mot ÉPIPHANE.

6.° Les deux lettres suivantes n'appartiennent plus au nom d'ISIS; elles forment indubitablement la conjonction copulative : aussi les trouve-t-on fréquemment dans toute l'inscription. De ces deux lettres, la première est un *vav;* c'est la conjonction *et* de toutes les langues Orientales. Je n'ai aucune donnée sûre pour fixer la valeur de la seconde, ne l'ayant trouvée dans aucun des mots que j'ai déchiffrés. Mais la langue Copte vient ici à mon secours; et comme dans cette langue on dit ⲟⲩⲟϩ, suivant le dialecte Memphitique, pour exprimer la conjonction *et*, je pense que cette lettre n'est autre chose que l'aspiration *hori* ϩ Il est singulier de retrouver cette prononciation de la conjonction dans les langues du Nord : dans le danois on dit *og;* et de même dans l'islandois : en suédois on dit *och* : la conjonction est *jah* dans le gothique d'Ulphilas.

7.° Que la lettre capitale qui vient ensuite soit un *o* ou le *vav* faisant fonction de voyelle, comme dans la conjonction, c'est ce que l'on adoptera facilement, si on fait attention que sa forme même a beaucoup d'analogie avec le *vav* Samaritain ɀ et le *vav* Phénicien de quelques monumens.

8.° Après le *schin* qui forme la seconde lettre du nom d'Osiris, vient un caractère dont la valeur est bien connue par le mot Épiphane, et qui ne peut être qu'un *noun.* Ensuite viennent deux traits souvent réunis, quelquefois séparés, comme on les voit bien clairement ligne 29 et ligne 30. Si ces deux traits ne forment qu'une seule lettre, j'ignore absolument sa valeur. Si ce sont deux lettres séparées, la première est la voyelle *ι* ou *η*, et la seconde, l'aspiration ϩ, comme dans la conjonction *ouh.*

On me demandera sans doute, et je me suis demandé à moi-même comment je pouvois supposer qu'un mot qui doit être prononcé *Osnih* ou *Osnêh*, ou si l'on veut *Osinih* ou *Osinêh*, ou enfin *Osn* . . . . en admettant que ses dernières lettres soient inconnues, fût le même nom qu'Osiris.

Il ne me reste qu'un moyen de répondre à

cette difficulté; c'est de supposer que le mot Osiris est un nom altéré par les Grecs, et que la prononciation primitive auroit dû être Osini, le ς n'étant qu'une terminaison Grecque, et l'aspiration ayant disparu, comme on en a d'autres exemples. On ne m'opposera ici ni le témoignage unanime des anciens, ni le monument de Carpentras, sur lequel d'ailleurs on pourroit élever des difficultés; car j'accorderai, si on veut, que le nom d'Osiris pouvoit avoir subi cette altération, soit chez les Phéniciens, soit même dans le langage vulgaire des Égyptiens: je dirai seulement, à l'appui de ma conjecture, que les anciens ont beaucoup varié dans les explications qu'ils ont données du nom d'Osiris, et les modernes dans les étymologies qu'ils ont proposées de ce nom. Je ne parle pas d'Hérodote, qui se contente de dire qu'Osiris est la même chose que *Dionysus* ou *Bacchus* en langue Grecque. Ὄσιρις δὲ ἐστὶ Διόνυσος κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν. Parmi les explications que divers anciens nous donnent de ce nom, la plus communément adoptée, c'est qu'il signifie πολυόφθαλμος, comme le dit Plutarque; ΟΣ signifiant en égyptien πολὺ, *beaucoup*, et ΙΡΙ ὄφθαλμος, *œil:* mais cette explication ne me semble pas pouvoir

être admise, autant du moins que nous connoissons l'ancienne langue Égyptienne par le copte. Dans cette dernière langue, ⲟⲩϣ signifie *beaucoup*, mais *œil* se dit ⲃⲁⲗ. Je soupçonne que cette étymologie est plutôt fondée sur un mélange de phénicien et d'égyptien ; et qu'on a supposé que le nom d'Osiris venoit de ⲟⲩϣ, *beaucoup*, et יראה *il voit*, comme si de ce mélange barbare on eût formé ⲟⲩϣⲓⲣⲉ, *qui voit beaucoup*. On pourroit encore supposer qu'on l'auroit dérivé des deux mots Égytiens ⲟⲩϣ, *beaucoup*, et ⲓⲟⲣϩ, *prunelle de l'œil.* Plutarque assure que le nom d'Osiris signifie *beaucoup de choses, mais sur-tout une force efficace, bienfaisante*, τοὔνομα πολλὰ φράζει, οὐχ᾽ ἥκιστα δὲ κράτος ἐνεργοῦν καὶ ἀγαθοποιόν. Cette dernière explication a donné lieu à Jablonski de dériver ce nom des deux mots Coptes, ⲟⲩϣ *beaucoup*, et ⲓⲣⲓ *agir* ; et c'est assurément la plus naturelle de toutes les étymologies qu'il propose : quant aux autres je les tais à dessein. Saumaise vouloit qu'on prononçât *Usiris*, et croyoit que c'étoit le mot Copte ϣⲏⲣⲓ, *fils*, précédé de l'article indéfini ⲟⲩ. Un écrivain cité par Plutarque prétendoit que le vrai nom de ce dieu étoit Ἀρσαφής, ou, si on admet une correction très-vraisemblable, Ἄσιρις ; et

que ce nom désignoit *la force*, τὸ ΑΝΔΡΕΙΟΝ. Toutes ces leçons et ces étymologies supposent toujours un ρ dans la dernière syllabe : mais si l'on admet la prononciation qui semble résulter de notre inscription, on pourra supposer qu'*Osnih* ou *Osneh* venoit de ⲟϣ *beaucoup*, et ⲉⲛⲉϩ, *siècle*, ou de ⲟϣ, *beaucoup*, et ⲟⲛϩ, *vie*, ou enfin de ⲟϣ, *beaucoup*, et ⲟⲩⲱⲓⲛϩ, *illumination*. On ne doit pas faire grande attention à la différence des voyelles dans ces diverses étymologies : car, quoique les Coptes écrivent les voyelles comme les consonnes, il y a grande apparence qu'on ne les écrivoit pas plus dans l'ancien égyptien que dans les langues Orientales; et d'ailleurs, dans la langue Copte même, les voyelles varient très-souvent dans les dérivés d'une même racine : ainsi on dit ⲉⲣ et ⲓⲣⲓ *faire*, et à l'impératif ⲁⲣⲓ; ⲟⲗ, ⲉⲗ et ⲱⲗⲓ, *porter*, et à l'impératif ⲁⲗⲓ; ⲃⲉⲗ, ⲃⲏⲗ et ⲃⲱⲗ, *détruire*, *dissoudre;* ⲙⲁϩ, ⲙⲉϩ et ⲙⲟϩ, *remplir;* ϣⲉϣ, ϣⲏϣ, et ϣⲱϣ, *mépriser;* ϣⲑⲟⲣⲧⲉⲣ et ϣⲑⲉⲣⲧⲱⲣ, *troubler :* de ⲛⲁϩϯ, *foi*, on dit ⲛ̄ϩⲟⲧ, *fidèle*, ⲧⲉⲛϩⲉⲧ, ⲧⲉⲛϩⲟⲧ et ⲧⲉⲛϩⲟⲩⲧ, *croire;* ⲓϣⲓ, ⲉϣ, ⲁϣ et ⲁϣⲓ signifient tous également *suspendre*, *attacher au gibet*, *crucifier;* ⲥⲁⲓ,

ⲥⲁⲓⲉ, ⲥⲁⲓⲏ, ⲥⲁⲓⲏⲟⲩ appartiennent à une même racine qui désigne *la beauté.* Ces exemples et une multitude d'autres prouvent la permutation des voyelles dans la langue Égyptienne, et font voir, pour le dire en passant, qu'on pourroit donner aux dictionnaires de cette langue une forme plus systématique qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, en en rangeant les mots par racines, comme on le fait pour l'hébreu et les autres langues Orientales.

Pour revenir à notre sujet, je conclus que le nom d'*Osiris* ou *Osinis,* écrit ainsi en égyptien, ⲟⲩϣⲛⲉϩ, et prononcé ⲟⲩϣⲓⲛⲉϩ ou ⲟⲩϣⲓⲛⲓϩ, a pu signifier *abondance de vie* ou *de durée,* ou même, en le dérivant de ⲟⲩⲱⲓⲛϩ, dont la racine primitive pourroit bien être ⲱⲓⲛϩ, *abondance de lumière.* Le nom que porte, dans les livres de Moïse, la ville d'Héliopolis, semble démontrer que ⲟⲛ signifioit en langue Égyptienne, *le soleil,* et S. Cyrille, dont l'autorité est ici d'un grand poids, parce qu'il devoit connoître la langue Égyptienne, dit positivement dans son Commentaire sur Osée : « Suivant la mythologie des » Égyptiens, Apis est fils de la Lune et descen- » dant du Soleil. En leur langue, *ON* signifie *le soleil.* » Le soleil se nomme ordinairement en

copte

copte ⲫⲣⲏ, et il y a tout lieu de croire que c'étoit aussi son ancien nom ; mais il pouvoit fort bien être désigné encore par le mot ⲟⲩⲱⲛϩ, qui signifie *manifester, montrer, paroître, éclairer.* Peut-être même est-ce là la vraie étymologie du nom d'AMMON, ce que j'aimerois mieux que de le dériver, avec Jablonski, de ⲁⲙⲟⲩ, *viens*, et ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ, *lumière*, ou avec H. Reland, de ⲉ̅ⲙⲉⲛⲧ, le *couchant*. Ⲙⲟⲩⲱⲛϩ formé de ⲙ̅ caractéristique de l'adjectif et de ⲟⲩⲱⲛϩ signifiera *celui qui manifeste, qui éclaire.* Tout ce que le savant Jablonski dit au sujet d'Ammon justifie l'étymologie que je propose.

Quoique je me défie beaucoup moi-même de tout ce que je dis ici pour justifier le nom que je substitue à celui d'OSIRIS, je ne puis m'empêcher d'ajouter encore, en faveur de ma supposition, un argument qui me paroît venir assez fortement à son appui. En effet, il suffit presque de substituer un ν au ρ dans le nom d'OSIRIS, pour retrouver d'une manière plus naturelle que celles que j'ai proposées d'abord, le fondement de l'interprétation donnée par Plutarque au nom de cette divinité. Ⲛⲁⲩ en copte signifie *voir;* et si l'on admet la permutation des voyelles, on n'aura pas de peine à croire que l'on a pu dériver le mot

osinih de ⲟϣ, *beaucoup*, et ⲛⲁⲩ, *voir*, et le traduire par πολυόφθαλμος.

La même prononciation indiqueroit peut-être aussi la raison de l'autre signification qu'on attribue au même nom, τὸ ἀνδρεῖον ; car en chaldéen *ouschan*, עושן, ou *ouschna*, עשנא, et en syriaque, *ouschno*, ܥܘܫܢܐ, signifient *la force*. Ce mot existoit sans doute aussi en phénicien, et peut-être même en égyptien, et on a pu très-facilement le regarder comme l'étymologie d'*Osinih*.

Comme le nom même de l'ÉGYPTE revient plusieurs fois dans l'inscription Grecque, j'ai cherché à le reconnoître dans l'inscription Égyptienne. Je ne puis guère soupçonner que ce nom soit autre que ϫⲏⲙⲓ, qui est celui que lui donnent les Coptes, qu'elle porte quelquefois dans les livres des Hébreux, et que S. Jérôme reconnoît qu'elle portoit de son temps, ou *Misr*, nom ordinaire de ce pays chez les Hébreux, les Syriens, les Arabes et plusieurs autres peuples Orientaux, parmi lesquels on peut, je pense, compter les Phéniciens. J'ai cru long-temps avoir reconnu ce dernier nom dans un mot que l'on voit ici, *planche II, n.° 9*. Je supposois que la lettre capitale par laquelle ce mot commence étoit un

mem ; la seconde lettre, la voyelle *i* ou *e ;* la troisième un *tsadé,* et la quatrième un *resch ;* mais cette dernière ne peut être un *resch,* dont je connois la figure par les mots ARSINOË et ALEXANDRIE. La troisième lettre pourroit bien être un *tsadé;* sa forme, comparée avec celle du *tsadé* Hébreu צ et Syriaque ܨ, sembleroit justifier cette conjecture : mais cela ne suffit pas pour deviner la valeur des autres lettres ; d'ailleurs, nous n'avons aucune raison de croire que l'Égypte ait jamais été nommée *Misr* par ses propres habitans.

C'étoit cette dernière observation qui, jointe à la présomption qu'on devoit lire ici *Misr,* à la marche de l'écriture qui est de gauche à droite, et à la forme de la plupart des lettres dont j'ai déterminé la valeur, m'avoit induit à former une autre conjecture, dont je ne fais mention ici que pour la combattre, parce que je l'avois déjà communiquée à quelques savans étrangers. Je me rappelois qu'un écrivain ecclésiastique avoit dit que dans plusieurs villes de la basse Égypte on parloit phénicien ; et comme le monument dont il s'agit ici appartient à cette partie de l'Égypte, je pensois que l'inscription que je nomme *Égyptienne,* étoit peut-être réellement

Phénicienne. Cela n'étoit pas contraire au texte du décret, qui ordonne, suivant l'inscription Grecque, qu'on le gravera en trois sortes de caractères, *sacrés* ΙΕΡΟΙΣ, *locaux* ΕΓΧΩΡΙΟΙΣ, et *grecs* ΕΛΛΗΝΙΚΟΙΣ ; le mot *locaux* désignant, si l'on veut, le caractère particulier de chaque province. Mais une lecture plus attentive du passage de S. Cyrille d'Alexandrie, qui est cet écrivain ecclésiastique, m'a convaincu qu'il ne vouloit point dire que la langue de la basse Égypte fût le phénicien, mais seulement que dans cinq des villes de la basse Égypte, du nombre desquelles étoit celle de Rhinocorure, on parloit le phénicien concurremment avec l'égyptien, et que même on y donnoit plus de soin à l'étude de la première de ces deux langues ; d'ailleurs, ce père ne dit pas cela comme une chose qui ait toujours existé, quoiqu'il soit assez naturel de le supposer d'après les localités. Saint Cyrille attribue l'introduction de la langue Phénicienne dans cette partie de l'Égypte, à l'établissement d'une colonie de Juifs. Voici ses termes : Αἱ περὶ τοῖς πέρασι τῆς Αἰγύπτου πόλεις, πρῶτον παραδέχονται τὸ σωτήριον κήρυγμα· πέντε δὲ αὗται ὧν δὴ καὶ πρώτην εἶναι φαμὲν τὴν νυνὶ Ῥινοκορουρητῶν, λαλοῦσι μὲν καὶ τῇ γλώσσῃ

Χαναvίτιδι. Ἐσπούδασται γὰρ τοῖς ἐν ταύταις ταῖς πόλεσιν, οὐχὶ τῆς Αἰγυπτίων φωνῆς μεταποιεῖσθαι τοσοῦτον, ὅσον τῆς Σύρων, c'est-à-dire, « Les villes » qui sont sur la frontière de l'Égypte, reçoivent » les premières la prédication évangélique. Cinq » de ces villes, dont la première est celle de Rhi- » nocorure, parlent aussi [c'est-à-dire, outre » l'égyptien] la langue de Chanaan : car les » habitans de ces villes n'apportent pas autant de » soin à bien posséder le langage des Égyptiens, » qu'à apprendre celui des Syriens. »

On ne peut rien conclure de ce passage pour appuyer ma première conjecture : il faut donc s'en tenir à reconnoître dans notre inscription un caractère Égyptien, et celui sans doute dont parle Hérodote, et qu'il appelle δημοτικὰ γράμματα, *caractères populaires*, ou vulgaires, pour le distinguer des *caractères sacrés*, ἱερὰ, comme dans notre inscription les lettres *sacrées*, ΙΕΡΟΙΣ, sont opposées aux lettres *locales*, ΕΓΧΩΡΙΟΙΣ. J'ai déjà dit que la marche de l'écriture Égyptienne de notre inscription est conforme à celle de l'hébreu, c'est-à-dire, qu'elle procède de droite à gauche. C'est ce qu'a dit Hérodote : « Les Grecs, dit-il, écrivent en portant la main » de gauche à droite ; et les Égyptiens, au

» contraire, en la portant de droite à gauche ». Γράμματα γράφουσι, καὶ λογίζονται ψήφοισι, Ἕλληνες μὲν ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν ἐπὶ τὰ δεξιὰ φέροντες τὴν χεῖρα, Αἰγύπτιοι δὲ ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀρίστερα. Notre inscription prouve donc évidemment que D. Wilkins dans sa Dissertation *de linguâ Copticâ*, imprimée à la suite de l'Oraison dominicale de J. Chamberlayne, a eu tort *(p. 85)* de reléguer cette assertion du père de l'histoire, au nombre des fables que Diodore de Sicile reproche à Hérodote d'avoir trop légèrement adoptées. Et il est bon d'observer que cette remarque d'Hérodote s'applique également aux deux genres d'écriture des Égyptiens ; car c'est presque immédiatement après le passage que je viens de citer, qu'il ajoute : Διφασίοισι δὲ γράμμασι χρεῶνται. Καὶ τὰ μὲν αὐτῶν, ἱρὰ, τὰ δὲ, δημοτικὰ καλέεται.

Clément d'Alexandrie attribue aux Égyptiens trois sortes d'écriture différentes, dans un passage que l'on peut regarder comme classique sur cette matière. « Ceux, dit-il, qui sont élevés et ins-
» truits parmi les Égyptiens, apprennent d'abord
» avant toutes choses le système des lettres
» Égyptiennes qu'on nomme *épistolographique ;*
» ils étudient ensuite l'écriture appelée *hiératique*,

» dont se servent les *hiérogrammates* [c'est-à-» dire, écrivains des choses sacrées]; enfin, et en » dernier lieu, l'écriture *hiéroglyphique* » : Οἱ παρ' Αἰγυπτίοις παιδευόμενοι πρῶτον μὲν πάντων τὴν Αἰγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκμανθάνουσι τὴν ἐπιστολογραφικὴν καλουμένην· δευτέραν δὲ τὴν ἱερατικήν, ᾗ χρῶνται οἱ ἱερογραμματεῖς, ὑστάτην δὲ καὶ τελευταίαν τὴν ἱερογλυφικήν. Si le rapport de cet écrivain semble contraire à celui d'Hérodote et de Diodore de Sicile, qui ne parlent que de deux sortes d'écriture, il est cependant assez facile de concilier ces divers témoignages. Il n'est pas nécessaire pour cela de supposer avec D. Wilkins, que sous le nom d'écriture *épistolographique*, Clément d'Alexandrie a entendu parler du caractère Grec, ce qui ne me paroît nullement vraisemblable; il vaut mieux expliquer Hérodote et Diodore de Sicile par le passage de ce Père, et dire que ces écrivains ont compris, sous le nom d'*écriture vulgaire*, par opposition aux *caractères sacrés* ou *hiéroglyphiques*, les deux genres d'écriture *hiératique* et *épistolographique*. Ces deux derniers caractères en effet avoient cela de commun qu'ils n'étoient point regardés comme sacrés, et que la connoissance n'en étoit point mise au nombre des mystères de la religion, suivant

l'expression même de Diodore, τὰ κοινοτέραν ἔχοντα τὴν μάθησιν, quoique l'un fût d'un usage universel, et l'autre réservé aux écrivains attachés au culte public. On pourroit croire aussi que ces dénominations appartiennent à un siècle postérieur à celui d'Hérodote, copié par Diodore, à un temps où la connoissance des hiéroglyphes étoit entièrement perdue, et supposer qu'à l'époque où l'écriture hiéroglyphique étoit tombée en désuétude, les prêtres, accoutumés à dérober au vulgaire la connoissance de leurs mystères, auroient adopté une écriture, soit alphabétique, soit syllabique, différente de celle qui avoit cours dans l'usage ordinaire de la vie, et qui auroit été à cause de cela nommée *hiératique*, tandis que l'écriture vulgaire ou cursive auroit été désignée sous le nom d'*épistolographique*.

L'introduction de ce nouveau genre d'écriture *à demi sacré*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, pourroit bien avoir été la cause de l'oubli total où tomba l'écriture hiéroglyphique; car étant plus facile à apprendre, et d'un usage plus commode, il ne seroit pas surprenant qu'il eût fait abandonner cette ancienne écriture sacrée.

Mais je m'écarte insensiblement de mon sujet; et il est pour le moins inutile de proposer de

nouvelles conjectures sur une matière qui a exercé la sagacité d'un grand nombre de savans distingués, et qui vient d'être discutée encore récemment, avec autant d'érudition que de critique, par M. Zoëga, dans son savant Traité *de origine et usu obeliscorum.*

On a conclu, avec une sorte de certitude, d'un passage de Plutarque, que le caractère vulgaire des Égyptiens étoit composé de vingt-cinq lettres. Cet auteur dit que le carré de cinq donne précisément le nombre des lettres Égyptiennes, et celui des années de la vie d'Apis. Notre inscription semble offrir un plus grand nombre de caractères; mais cela tient vraisemblablement à ce que tantôt une même lettre est formée de plusieurs traits détachés, tantôt plusieurs lettres sont réunies par le graveur; à quoi on peut ajouter,

1.° Qu'il y a des lettres capitales et minuscules, ce qui double le nombre des figures;

2.° Qu'il peut y avoir quelques lettres surnuméraires, étrangères à l'alphabet Égyptien, et empruntées des Grecs, comme le ξ, dans le nom d'ALEXANDRE, et peut-être les voyelles ε et η;

3.° Qu'on peut supposer que plusieurs lettres varient un peu leur configuration, suivant

qu'elles sont *isolées* ou *liées* avec d'autres, *initiales* ou *finales*, ce dont les alphabets Hébreu, Syriaque et Arabe fournissent des exemples ;

4.° Enfin, qu'il peut aussi y avoir quelques abréviations ou monogrammes.

Parmi les lettres qui n'entrent point dans les mots que j'ai lus, j'en ai observé quelques-unes qui semblent se retrouver dans l'alphabet Copte ; ce sont le ϯ *dei*, et une autre qui pourroit bien être le *genga* ϫ des Coptes.

Je ne dois point omettre de remarquer que j'ai comparé les caractères de notre inscription avec ceux des bandelettes de momies et de quelques autres monumens Égyptiens, publiés par Montfaucon et par le C.te de Caylus : je n'ai trouvé que très-peu ou point de ressemblance entre nos caractères et ceux de ces bandelettes : ces derniers même semblent tenir de près à l'écriture hiéroglyphique. Et peut-être ne seroit-il pas absurde de supposer que ces monumens nous offrent l'écriture *hiératique* dont parle Clément d'Alexandrie, et que nous avons dans notre inscription un exemple de l'écriture *épistolographique*.

Je crois que parmi les mots que je me flatte d'avoir découverts, il y en a plusieurs qui ne

souffrent aucune difficulté, et ne laissent lieu à aucun doute : ce sont les mots ALEXANDRE, ALEXANDRIE, PTOLÉMÉE, ARSINOË et ÉPIPHANE. Ces mots, qui donnent déjà un assez grand nombre de lettres, nous fournissent encore une autre donnée qui me paroît certaine : c'est que l'inscription Égyptienne n'est point la traduction littérale de l'inscription Grecque; car les noms de PTOLÉMÉE et d'ARSINOË reviennent plus fréquemment dans l'inscription Égyptienne que dans le grec; et les places où ces noms se trouvent dans les deux inscriptions, ne semblent pas être parfaitement correspondantes. En faisant attention à la multitude des titres et des épithètes honorifiques que l'inscription Grecque donne à PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, qui est appelé ΑΙΩΝΟΒΙΟΣ ΗΓΑΠΗΜΕΝΟΣ ΥΠΟ ΤΟΥ ΦΘΑ ΘΕΟΣ ΕΠΙΦΑΝΗΣ ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΣ, et mesurant l'espace que présente en certains endroits l'inscription Égyptienne entre le nom de PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, et celui de ses père et mère PTOLÉMÉE et ARSINOË, on sera porté à croire que le style de cette inscription est moins emphatique que celui de l'inscription Grecque. Je donne un exemple de cette phrase, *planche I.re, n.o 2*.

Il y a dans l'inscription Grecque bien d'autres

noms propres que ceux que j'ai retrouvés dans l'inscription Égyptienne; tels sont ceux du grand prêtre consacré au culte d'ALEXANDRE et des PTOLÉMÉES, et des prêtresses préposées au culte des reines ARSINOË, épouse de PHILADELPHE, ARSINOË, femme de PHILOPATOR, et BÉRÉNICE, femme d'ÉVERGÈTE, qu'on lit dans les lig. 4 et 5 de l'inscription Grecque ΕΦ ΙΕΡΕΩΣ ΑΕΤΟΥ ΤΟΥ ΔΕ ΤΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΘΕΩΝ ΣΩΤΗΡΩΝ ΚΑΙ ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ ΚΑΙ ΘΕΩΝ ΕΥΕΡΓΕΤΩΝ ΚΑΙ ΘΕΩΝ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΩΝ ΚΑΙ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΥ ΑΘΛΟΦΟΡΟΥ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΕΥΕΡΓΕΤΙΔΟΣ ΠΥΡΡΑΣ ΤΗΣ ΦΙΛΙΝΟΥ ΚΑΝΗΦΟΡΟΥ ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΑΡΕΙΑΣ ΤΗΣ ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ ΙΕΡΕΙΑΣ ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΙΡΗΝΗΣ ΤΗΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Dans l'endroit de l'inscription Égyptienne qui paroît répondre à celui-ci, il y a aussi plusieurs noms propres; mais je n'y ai point reconnu ces noms Grecs. Ces ministres du culte de l'un et de l'autre sexe n'auroient-ils point eu deux noms propres, l'un Égyptien et l'autre Grec?

J'ai cru reconnoître, lig. 3, le nom du mois de XANTIQUE écrit dans l'inscription Grecque ΞΑΝΔΙΚΟΥ, et réuni au mois Égyptien MÉCHIR:

ΜΗΝΟΣ ΞΑΝΔΙΚΟΥ ΤΕΤΡΑΔΙ ΑΙΓΥΠΤΙΩΝ ΔΕ ΜΕΧΕΙΡ ΟΚΤΩ ΚΑΙ ΔΕΚΑΤΗΙ ; mais malheureusement l'endroit où devroit se trouver le mot Egyptien ΜΕΧΕΙΡ est effacé ou emporté par la fracture de la pierre.

Je pourrois encore, C.en Ministre, ajouter quelques autres observations que je supprime à dessein, parce qu'elles ne serviroient qu'à prouver l'inutilité des diverses combinaisons que j'ai essayées pour déchiffrer quelques endroits de cette inscription. Peut-être une personne plus versée dans la langue Copte pourroit-elle porter plus loin ses découvertes; peut-être aussi l'inspection du monument donneroit-elle plus de facilités pour ce travail. Je n'en désespère pas absolument; et en attendant qu'il soit publié en entier, pour mettre les savans en état de se faire, du caractère Égyptien qu'il nous offre, une idée plus juste que celle que pourroient leur en donner quelques mots isolés, j'en ai fait graver un long fragment pris sur la copie que m'a communiquée le C.en *Marcel*, et dans la partie de cette copie où les caractères m'ont paru plus nets et plus distincts. Il se trouve ici, *planche I, n.° 1.*

Au surplus, quelles que soient les mains entre lesquelles ce monument précieux doive rester,

je souhaite que les efforts des savans qui s'en occuperont soient mieux récompensés que les miens; et je verrai leurs succès avec une véritable satisfaction, quand même ils prouveroient que je me suis trompé dans la valeur que j'ai cru pouvoir assigner à une très-foible portion des caractères de ce monument.

Je ne croirai pas, cependant, avoir perdu le temps que j'ai employé à ces combinaisons peu fructueuses, si vous voulez bien, C.en Ministre, recevoir le compte que je viens de vous en rendre, comme une marque du desir sincère que j'ai de faire quelque chose qui puisse vous être agréable, et comme un témoignage des sentimens respectueux que je vous ai voués, et dont je vous prie d'agréer l'assurance.

SILVESTRE DE SACY.

P. S. En relisant ce que je viens d'écrire, et comparant de nouveau les lettres de l'inscription avec la valeur que je leur ai assignée, je m'aperçois que l'on pourroit me reprocher d'avoir donné la valeur du *jod* à deux figures essentiellement différentes l'une de l'autre. Je crois donc qu'il faut nécessairement admettre que dans cette écriture Egyptienne, chacune des trois voyelles ε, η et ι a un caractère particulier. Celui qui répond à

l'*e* se trouve deux fois dans le nom d'ALEXANDRE, prononcé *Alexander;* la première, comme capitale entre l'*alef* et le *lamed;* la seconde, comme minuscule, entre le *daleth* et le *resch.* Ce dernier se trouve aussi, à ce que je crois, dans le nom d'ALEXANDRIE, prononcé *Alexandreia ;* mais sur la pierre, qui paroît avoir souffert en cet endroit, il semble uni avec le *resch ,* ce qui altère la figure des deux lettres. Enfin, il est la première lettre du mot *Épiphanès.* L'*n* se trouve dans ce dernier mot, entre le *noun* et le *samech ,* dans le nom d'OSIRIS, si je le lis bien; et dans celui d'ARSINOË, *pl. I, n.° 2,* qu'il faut, d'après cette supposition, prononcer *Arsinêoua.* Enfin, le *jod* se trouve immédiatement avant l'*alef* qui termine le mot *Alexandreia, pl. II, n.° 4 :* et alors ce que j'ai pris pour le troisième trait du *mem* dans *Aftouolma,* peut bien être un *jod,* et il faudra prononcer *Aftouolmia* ou *Aftouolmaya, pl. II, n.° 5.* En ce cas le *mem* ne sera composé que de deux traits perpendiculaires, qui paroissent séparés, mais qui sans doute devoient être réunis, comme dans le Ⲩ capital du copte. Le *jod* capital seroit dans le nom d'ISIS.

Une autre observation que je ne dois pas négliger, c'est que dans le mot représenté, *pl. II, n.° 9,* la seconde et la troisième figure paroissent s'unir par le haut en divers endroits de l'inscription, et pourroient bien ne former qu'une seule lettre; en sorte que le mot entier n'auroit que trois lettres, et non quatre comme je l'ai supposé.

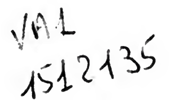


Planche I.

N.º 3.

N.º 4.

N.º 5.

N.º 6.

N.º 7.

N.º 8.

N.º 9

N.º 10.